Bibliothèque anarchiste

Le Droit social
Le 18 mars à Paris
26 mars 1882

extrait le 11 novembre 2026 d'*Archives autonomies*, tiré du n°7 du *Droit social*
Le Droit social, publié à Lyon de février à juillet 1882, est le deuxième journal anarchiste de l'histoire de France.

bibliotheque-anarchiste.com

Le 18 mars à Paris

Le Droit social

26 mars 1882

L'anniversaire de la Révolution prolétarienne du 18 Mars a été dignement fêté à Paris, et l'on peut évaluer, sans exagération, à QUINZE MILLE au moins, le nombre des socialistes-révolutionnaires qui sont venus, à l'occasion de cet anniversaire, affirmer de nouveau leurs sympathies pour les vaincus, leurs haines pour les vainqueurs, et leur dévouement à la cause de l'Égalité et de la Justice sociales.

VINGT-CINQ banquets et réunions ont eu lieu à Paris dans les deux journées de samedi et de dimanche. Allons ! l'armée de l'insurrection n'est pas encore domptée dans la grande capitale révolutionnaire.

Les plus importantes de ces réunions sont incontestablement celles qui ont été tenues à Levallois-Perret, à Montmartre (salle Coquet), à Belleville (salle Favier) et dans le quartier des Écoles, au café du Petit-Rhin, 21, rue Cujas.

Le banquet de Levallois-Perret, organisé par le cercle communiste-anarchiste de cette c[o]mmune[1], avait réuni cent vingt con[vive]s[2], et les discours des citoyens Maria, [H]offmann[3] et Courapied ont été chaude[men]t[4] applaudis ; ils ont fait l'éloge de l'insurrection de 1871, mais en affirmant en même temps avec une grande énergie et une grande logique leurs théories anarchistes. La citoyenne Louise Michel, obligée de se rendre à d'autres réunions, n'a fait qu'une courte allocution, qui a été accueillie par de vives acclamations.

Plus de deux cents personnes ont assisté à la soirée qui a suivi le banquet, et on ne s'est séparé qu'à une heure du matin aux cris répétés de : Vive la Révolution sociale ! Vive l'anarchie !

À Montmartre, tous les groupes sincèrement révolutionnaires : les collectivistes (nuance Brousse) et les anarchistes (groupe du XVIIIe arrondissement : *La Sentinelle révolutionnaire*), s'étaient mis d'accord pour faire une réunion commune. Quatre cents personnes au moins avaient répondu à l'appel des organisateurs.

1. Lettre illisible dans l'original. Note de la Bibliothèque.
2. Partie du mot illisible dans l'original. Note de la Bibliothèque.
3. Première lettre illisible dans l'original. Note de la Bibliothèque.
4. Partie du mot illisible dans l'original. Note de la Bibliothèque.

Notre correspondant parisien nous écrit qu'il comprend parfaitement l'étonnement du citoyen Costa, et celui non moins grand qu'a dû ressentir le citoyen Brousse.

Notre correspondant avait écrit que Brousse et Costa avaient lâché leurs anciens amis anarchistes, et dans cette expression « lâché », il n'entrait aucune intention acrimonieuse : cela voulait dire simplement que Costa et Brousse, jadis anarchistes, n'avaient plus aujourd'hui les opinions conservées par leurs amis. C'était une constatation et rien de plus.

C'est une faute d'impression, qui du mot « lâché » a fait « exclu ».

Une adresse envoyée par un groupe d'étudiants révolutionnaires belges a été très applaudie.

À la fin de la soirée une quête faite pour les grévistes de Roanne a produit 55 francs.

On s'est séparé à onze heures aux cris de : Vive la Commune.

⁂

D'autres banquets ont eu lieu à la salle Bressand (quartier Ménilmontant) où Dangers et Louise Michel ont pris la parole ; au restaurant des Mille-Colonnes (Palais-Royal), organisé par les collectivistes, (nuance Guesde) ; au café de Pygmalion, organisé par la Société des anciens proscrits de 1871 ; au faubourg Saint-Antoine, (salle Baudin), où Labusquière et Allemane ont fait l'historique de l'insurrection du 18 Mars, et flétri énergiquement la sauvage cruauté des Versaillais ; à la salle Pauthe, place Voltaire, organisé par le groupe matérialiste du XIe arrondissement ; à Saint-Mandé, avenue des Gobelins, rue de Vanves, rue des Entrepreneurs, rue de Levis, rue de Jussieu, rue de Lancry, à Saint-Ouen, à Saint-Denis, etc.

Le dimanche deux nouvelles réunions ont eu lieu : l'une 104 rue des Entrepreneurs, organisée par le groupe anarchiste du XVe arrondissement ; l'autre à la salle Coquet, boulevard de Clichy, organisée par le groupe communiste anarchiste « la Sentinelle Révolutionnaire » du XVIIIe arrondissement.

Qu'on vienne dire maintenant que le peuple de Paris a oublié les grands jours de son histoire, et qu'il a cessé d'être socialiste et révolutionnaire, pour se rallier à je ne sais quelle politique, à moitié radicale, à moitié opportuniste, faite d'affirmations sans portée, de réclamations légales sans résultat, et de manifestations sans issue.

⁂

Nous avons publié dans notre dernier numéro, une lettre du citoyen Costa s'étonnant que le correspondant parisien du *Droit social* l'ait accusé d'avoir exclu ses anciens amis anarchistes.

Le banquet a été empreint de la plus grande cordialité. Au dessert, les citoyens Joffrin et J.-B. Clément ont pris la parole et glorifié la Révolution de 1871. Un délégué du groupe : *La Sentinelle révolutionnaire* a lu une déclaration communiste-anarchiste qui a été fort applaudie.

À Belleville, salle Favier, le banquet, organisé par les groupes blanquistes, avait réuni près de 800 adhérents. La tribune de l'orchestre disparaissait sous les draperies rouges, partout des drapeaux rouges et des bannières rouges portant le nom de Blanqui et le titre de quelques cercles révolutionnaires. Un écriteau portait la dédicace : *Aux 35.000 fusillés de la Commune.* Sur les piliers étaient inscrits, dans des cartouches rouges, les noms de Babeuf, Hébert, Rigault, Tridon, Bourgeois, Varlin, Flourens, Blanqui, Delescluze, Duval.

Les citoyens Eudes, Granger et Vaillant dirigeaient la manifestation.

À neuf heures, Louise Michel, accueillie par une triple salve d'applaudissements, a pris la parole et s'est exprimée ainsi :

> « C'est aujourd'hui le 18 Mars, le jour des grands souvenirs, le jour où la réaction croit voir errer à travers les rues les fantômes des assassinés. Aujourd'hui, nous assistons à une sorte de réveil, les mineurs paraissent avoir envie de recommencer la lutte et cette fois ils iront jusqu'au bout. Un nouveau monde émerge à l'horizon, et si nous y marchons par des chemins divers, c'est parce qu'il y a encore beaucoup d'ombre entre ce monde et nous. Mais tous les chemins sont bons pour arriver, tous les moyens sont bons pour tuer les serpents et les vipères, nous devons exterminer les monstres comme autrefois l'homme primitif tuait le loup des cavernes, le grand tigre et l'ours au front bombé. (Applaudissements.)
>
> « Aujourd'hui, la guerre doit changer de caractère : plus de grâce, plus de pitié. (Bravos. — Cris : Vive la Commune !)
>
> « Pour un à qui nous faisons grâce on égorge dix mille des nôtres. La guerre implacable. Et non seulement

en France, mais dans le monde entier. C'est pourquoi nous saluons les martyrs de Russie et d'Italie. Si nous n'agissons point tout de suite, c'est que nous attendons que le peuple soit prêt, qu'il ait bien vu que c'est nous qui avons raison, bien vu que ceux qui se disent républicains ne sont que des tyrans, bien vu que, comme se le disent déjà les mineurs, c'est la lutte dernière qu'il doit entreprendre. (Cris : Vive la Commune !)

« Oui, vive la Commune ! la grande Commune ! la grande haine contre le mal, la Commune qui dressera le [dr]apeau [5] noir en face de toutes les iniquités, la Commune qui triomphera ou s'ensevelira sous les décombres. Autrefois on avait peur de moi comme d'une pétroleuse, je serai une incendiaire qui n'hésitera pas à brûler une ville pour faire triompher la Révolution. » (Tonnerre d'applaudissements.)

Le citoyen Eudes a retracé ensuite l'histoire du parti révolutionnaire : le citoyen Granger a exposé la doctrine blanquiste, consistant à confier à Paris une sorte de dictature révolutionnaire sur la France. Plusieurs toasts ont été portés à Amilcar Cipriani, au 88e de ligne qui, le 18 mars 1871, passa du côté du peuple, à un groupe de soldats révolutionnaires qui avaient envoyé leur adhésion au banquet. La soirée s'est terminée au chant de la Carmagnole et aux cris de : Vive la Commune !

Dans le quartier des Écoles, le groupe des étudiants socialistes avait organisé un punch qui a eu lieu au café du Petit-Rhin, 29, rue Cujas. Cent vingt étudiants y assistaient.

Le citoyen Crié a pris le premier la parole :

« Nous sommes tous réunis ici, a-t-il dit, dans des souvenirs et des regrets semblables, dans des idées et des convictions identiques, dans des espérances et des aspirations communes. Nous venons fêter l'anniversaire du 18 Mars 1871, de cette Révolution qui fut essentiellement socialiste.

5. Début du mot partiellement illisible dans l'original. Note de la Bibliothèque.

» Nous sommes en effet socialistes, parce que, partisans résolus de la liberté, nous sommes en même temps des soldats convaincus de l'Égalité et de la Justice sociales ; parce que si cela peut paraître aux satisfaits du monde un vieux cliché de répéter qu'il y a trop de gens qui crèvent d'indigestion et trop de gens qui meurent de faim, ce n'en est pas moins toujours une poignante et douloureuse réalité ; parce que nous, les fils de la classe possédante, nous, les transfuges de la bourgeoisie, (applaudissements) nous avons au cœur une profonde sympathie pour nos frères les travailleurs, pour les déshérités de la bataille de l'existence. (Vifs applaudissements ; cris : Vive la Commune !)

» Je porte un toast à la Commune de Paris (bravos prolongés), à la Commune, la plus glorieuse étape du prolétariat dans la voie des revendications sociales. Vive la Commune ! »

Après ce toast salué par de longues acclamations en l'honneur de la grande insurrection parisienne, plusieurs étudiants ont pris la parole. Citons notamment les citoyens Liotard, Acker, Le Blanc et Violard.

Un incident curieux s'est produit au moment où le citoyen Acker portait un toast aux étudiants russes socialistes et aux étudiants socialistes du monde entier, un étudiant a protesté, en demandant que les allemands fussent exclus de ce toast.

Toute la salle s'est aussitôt levée en protestant, en affirmant sa sympathie pour tous les révoltés à quelque race qu'ils appartiennent, et sa haine pour tous les tyrans de quelque nom qu'on les désigne, ou de quelque dignité qu'ils s'affublent.

« Oubliez-vous donc, s'est écrié le citoyen Violard, que les socialistes allemands ont payé de leur liberté, en 1870, leurs protestations contre la guerre que l'empereur d'Allemagne faisait à la République française ? »

Ces paroles ont été accueillies par d'unanimes applaudissements et ce petit incident n'a pas eu de suite.